

# Le Roman Perdu

Réflexion sur l'écriture

Une nouvelle  
de  
Marlène Gagnon



Les Éditions La Plume D'or  
4604 Papineau  
Montréal, Québec, Canada  
H2H 1V3  
514-528-7219  
<http://editionslpd.com>

# **LE ROMAN PERDU**

Réflexion sur l'écriture

**Marlène Gagnon**



Conception graphique de la couverture: M.L. Lego

Photo de la couverture: Audette Armstrong

© Marlène Gagnon, 2013

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec, 2013

ISBN: 978-2-9242-2422-9

Éditeur:  
Les Éditions La Plume D'or  
4604 Papineau  
Montréal, Québec, Canada  
H2H 1V3  
514-528-7219  
<http://editionslpd.com>

L'espace symbolique qu'occupe ce texte  
devient en quelque sorte le lieu privilégié  
de ma solitude.

Hier, elle a reçu une lettre lui disant qu'elle devait se présenter chez le notaire vendredi prochain à dix heures. Elle a replacé aussitôt la lettre dans l'enveloppe, puis après un moment de réflexion, elle a retiré la lettre de son enveloppe à nouveau, puis a respiré l'odeur du papier comme par réflexe avant de vérifier l'adresse du destinataire. Elle a marché jusqu'à la cuisine, a ouvert une porte des armoires blanches pour prendre un crayon noir, a refermé la porte qui a claqué, et a tiré une feuille d'une tablette à papier aimantée sur le vieux réfrigérateur brun garni de photos formant une tapisserie. Elle s'est assise sur une chaise dans cette même pièce pour noter sur un bout de papier, en caractères gras, l'adresse, le jour et l'heure de cette rencontre. Et moi, j'ai déposé mon crayon sur la table. Hier, c'était hier.

Il me faut changer de travail. Je serais incapable d'arrêter de travailler,

mais je dois changer de travail. Je marche en direction du métro. Il fait soleil, tout semble calme ce matin, et pourtant, j'hésite avant de me diriger vers ces ruelles montréalaises que je connais bien, mais dont j'ai appris à craindre le potentiel de dangerosité. Je respire à fond et je presse le pas. Mon regard va dans toutes les directions. Lorsque j'aperçois ces travailleurs livrer des caisses dans les arrière-boutiques, il me semble voir, écrit en lettres rouges, sur la première page d'un journal: « Jeune femme portée disparue. » Cela me fait peur de devoir passer trop près de leurs camionnettes aux portes grandes ouvertes. Je ne supporte pas d'entendre marcher derrière moi, chaque fois, il me faut ralentir le pas pour être devancée. Je marche, ne cessant d'inventer des armes pour me défendre contre de possibles attaques. Mais lorsque mon regard croise celui d'un petit enfant qui me regarde par sa fenêtre, tout mon être retrouve son calme. Au seuil

d'une porte sommeille un chat roux, crasseux, vestige authentique de ces dédales obscurs; l'animal ne daignant même pas souligner ma présence d'un moindre regard. Enfin, j'aperçois la bouche du métro. Cette frontière de perpétuelles mendicités véhiculées tantôt par un clochard, tantôt par ces deux adolescents de bonne famille, déguisés en mendiants d'occasion, selon les modes importées de New York, Londres, Paris.

Montréal est un petit village. Un transporteur de Coca-Cola s'impatiente devant un feu de circulation qui s'éternise au rouge. Cela me rassure. Même les géants connaissent les innombrables contrariétés générées par le sang des grandes villes. Cela me rassure de me reconnaître en cette nord-américanité si puissante et fébrile à la fois. Bouche de métro! Gueule du monstre qui chaque jour avale et digère des

milliers d'individus, d'individuels, d'indivisibles.

Céleris, carottes, épinards. Tout ce qui reste au réfrigérateur y passe. Au ras bord, l'évier est rempli d'eau. Je donne à ma laitue un bain de fraîcheur avant sa dernière heure. Je râpe des carottes. Chaque fois, le majeur, l'index et le pouce de ma main droite se blessent contre la surface rugueuse et métallique de l'instrument. Je me console en me disant que même les carottes ont leur façon de se venger. J'ouvre deux des portes d'une armoire blanche et, comme toujours, c'est l'éboulement. Il n'y a rien à faire avec ces plats de plastique de toutes formes, toutes les grosseurs. Je n'use plus d'aucune stratégie de rangement, je lance sans gêne chaque plat au fond de ces armoires et je referme à toute vitesse pour éviter la catastrophe. Je m'y suis résignée, c'est et ce sera toujours l'anarchie sous mon comptoir. Ma

laitue a enfin terminé sa toilette, je dois maintenant la sécher. J'ouvre l'armoire aux turbulences et dans ma tête se bousculent mes pensées comme si l'une d'entre elles devait être la gagnante. Au casino de mes idées, je choisis la couleur noire de la vieilleessoreuse à salade qui exige une heure de conditionnement physique, car elle tourne pas rond: le couvercle n'est pas bien ajusté et demeure non ajustable. Évidemment, je pourrais sécher chaque feuille dans une serviette de tissus absorbants, mais j'arrive toujours à cette solution quand mon bras est épuisé, alors je me promets, sans franche conviction, d'en acheter une autre. Il est dix-huit heures, la salade est sur la table, le pain dort à côté. J'ai très faim. Je verse ma vinaigrette légère au fond d'un large bol peint à la main, teinté de mauve, d'orangé et de vert lime, où se mélangent l'huile, le vinaigre, le sel, le poivre, le persil, le basilic et la poudre d'oignon. Au fond d'un large bol

décoratif s'harmonisent les couleurs de l'artiste.

Il m'est impératif, tous les mardis après le repas du soir, de faire la lessive. Je n'ai pas choisi ce jour consciemment, je crois, en y pensant bien, qu'il fait partie d'un contre-héritage éducatif. Ma mère faisait le lavage tous les lundis, toute la journée. Au retour de l'école, il y avait des tas de débarbouillettes empilées sur la sècheuse, classées par couleurs, grandeurs, pliées d'une manière si impeccable que seule ma mère pouvait effectuer cette tâche de la sorte. Aujourd'hui, lorsque ma sècheuse me retourne un tas de débarbouillettes multicolores, bien propres, bien sèches, je les ramasse toutes ensemble d'un seul coup, et je plonge mon visage entre elles pour en saisir la chaleur et l'odeur. Ensuite, je me dirige jusqu'à la salle d'eau, j'ouvre le petit tiroir du chiffonnier, je les dépose

pêle-mêle et je referme le tiroir sans aucune culpabilité.

\*\*\*

J'ai très mal dormi. Je déteste ce rêve. Je suis parmi la foule et j'ai très soif, je cherche de l'eau. C'est ainsi jusqu'à mon réveil.

\*\*\*

Je suis heureuse aujourd'hui. Mes vêtements témoignent de ce bonheur. Comme tous les mercredis matin, je me permets un plaisir simple, celui de déguster un énorme muffin citron-pavot accompagné d'un bol de tisane poire-kiwi, dans un café populaire de mon quartier. Je m'installe toujours à la dernière table au fond, près du mur de briques. J'aime cet endroit pour l'ambiance chaleureuse qui se dégage des boiseries, des teintes de rouge orangé, pour l'odeur des grains de café en

sacs, et particulièrement pour les menus inscrits à la craie blanche sur des ardoises noires. Il y a des journaux éparpillés sur certaines tables, disponibles pour occuper les gens. Je suis seule, j'entreprends des conversations avec moi-même. Tout ce qui m'entoure me questionne et me répond, et lorsque je prends une gorgée de cette délicieuse tisane, mon regard s'attarde sur la surface du liquide verdâtre qui reflète les ornements du haut plafond. Je dépose le bol, je lève les yeux sur le mur qui me fait face et qui me présente un tableau dernièrement acquis par l'établissement. Je revois aussitôt ce guide dans cette petite salle d'exposition défilant ses connaissances au public intéressé à comprendre des œuvres représentatives de la modernité des années 1930 au Québec. Naissance du sujet urbain, subjectivité de l'artiste, de cet artiste en particulier dont le

souvenir me revient souvent. Devant moi, sur le mur de briques: un graffiti.

\*\*\*

J'attends sur le quai l'arrivée du métro. J'ai compris depuis longtemps que le téléphone d'urgence fait face à l'endroit où la porte du troisième wagon s'ouvrira dans quelques secondes. Cette porte a pour moi cela de particulier, elle s'ouvre cinq stations plus loin vis-à-vis l'escalier qui donne accès à l'extérieur. Cela m'évite la cohue de l'heure de pointe. Je monte à bord. Par chance, un siège se libère, je l'occupe aussitôt. Je sors de ma poche un petit recueil de poèmes, doux divertissement qui m'accompagne les jours de semaines. Je relie les poèmes plusieurs fois pour parfois en saisir le sens ou pour tout simplement apprécier leur beauté. Assise parmi tous ces gens, je voyage, et dans ma tête voyagent les mots. Encore une station. Je me prépare à sortir. La porte s'ouvre, j'aperçois

immédiatement le nouveau panneau réclame de Second Cup: aromatiques, grains de folie, chaudes passions. Je trouve cette publicité charmante et rafraîchissante. Elle stimule en moi le goût du voyage. J'y reconnais la ville et la vie. Je monte l'escalier et je revois le jour. Je marche encore un peu et j'arrive à destination. Je dois changer de travail.

À midi, je m'en vais dans un parc du centre-ville. Des dizaines de pigeons envahissants ont aussi cette habitude. Je n'aime pas ces oiseaux d'apparence paisible, mais qui, au contraire, sont sans cesse épris de crises de panique. Je m'assois toujours sur le banc à l'ombre, sous un immense arbre un peu en retrait de l'allée de gravier. De là, je regarde sans intérêt les passants. Je ne ferme jamais les yeux complètement, on ne sait jamais. Simultanément, je dors et je veille. Avec le temps, j'ai acquis cette capacité de dormir les yeux mi-

ouverts. Il en va de même pour ma vie, je la vis et la meurs à la fois.

\*\*\*

Tous les jeudis, il pleut.

\*\*\*

Cela dure depuis des semaines et des semaines. Certes, quelques fois il pleut aussi les mardis, les vendredis, et même les dimanches. Pour moi, les jeudis sont toujours des jours de pluie. Non pas que je craigne les averses, au contraire, j'aime ce qui lave et qui nettoie. Les jeudis, je mets de l'ordre dans ma vie ou plutôt dans ma tête, car c'est dans ma tête que ma vie a besoin d'ordre. Les jeudis, je ne travaille pas. C'est le jour qu'on m'a donné comme étant mon jour de congé. J'en profite au maximum pour travailler dans ce qui me plaît. Mon but n'est pas de faire un beau travail, mais un bon travail. Les jeudis, je suis écrivaine. Une écrivaine qui écrit très peu, je

dois l'avouer. Il m'arrive souvent d'aller nulle part, de me laisser guider par celle que je suis, par celle qui me dit vas-y, vas où tu dois. Mais où? J'essaie de me tromper moi-même en écrivant avec la main de l'autre. Il me faut préciser qui est cette autre. Je dois lui donner un visage, une forme, un caractère, mais combien elle est futée cette autre, elle ne s'y fait prendre qu'à moitié. Elle aussi, elle dort et elle veille à la fois. En fait, je pense que c'est elle qui aime la pluie. Je n'en ai pas le souvenir.

Son cœur bat très fort. Elle est nerveuse dans l'attente. Un dossier est placé au centre d'un large bureau en bois d'acajou. Elle est assise dans un fauteuil de cuir brun, là où s'assoit d'habitude le client. C'est ce qu'elle suppose. Ce lieu austère, elle ne l'imaginait pas autrement. Il lui apparaît impératif de connaître le contenu de ce dossier. Elle s'arme de patience. Elle sait que, sous peu, se

présentera un homme sérieux en complet noir, aux mains religieuses et elle saura enfin tout. Mais quoi? Il fait sombre dans la pièce. Elle regarde sa montre, il est dix heures trente; elle croise les jambes, elle replace sa jupe pour ne laisser paraître aucun pli. Elle sort de sa poche un paquet de cigarettes et un briquet. Elle fume rarement. Elle reconnaît bien l'ambiance d'un bureau de notaire. Elle cherche un indice lui permettant d'identifier le nom de la personne qu'elle rencontrera. Rien sur les murs, rien sur les portes, rien sur le bureau sauf le dossier. Rien ne lui permet de répondre à son questionnement. De toute façon, cela n'a aucune importance pour l'instant. Il est dix heures quarante-cinq. Les secondes lui paraissent interminables. Elle secoue lentement le pied de sa jambe croisée, il ne se passe rien, pas le moindre son, pas même la sonnerie d'un téléphone, rien. Dans la poche gauche de son veston, sur un bout de papier, il y est

écrit en gros caractères: l'adresse, le jour et l'heure de cette rencontre.  
**Vendredi, dix heures.**

C'est l'heure exacte à laquelle elle est entrée dans cet édifice. Elle a suivi la direction de la flèche menant à l'ascenseur, elle a appuyé sur le bouton, les portes se sont ouvertes; elle est entrée; les portes se sont refermées automatiquement; puis elle est montée jusqu'à l'étage. Les portes se sont ouvertes, elle est sortie, elle a suivi la flèche jusqu'à ce bureau où elle a pris place dans le fauteuil. Je pose mon crayon et je relis mon texte. J'ai créé mon personnage et je lui dis : « Tu dois le prendre, ce dossier. Prends-le et cours te cacher quelque part. Cours te cacher dans l'univers irrationnel du roman que je suis en train d'écrire. Désormais, je ne veux plus penser pour toi. Mais comment je vais faire? Comment pourrais-tu penser en dehors de mon imagination? Quelle fenêtre magique pourrait nous

permettre de nous voir sans tout à fait nous reconnaître? »

\*\*\*

Elle a suivi la flèche jusqu'au bureau où elle a, tout simplement, pris place.

\*\*\*

Lui venant de nulle part, elle entendait une voix lui dire: « Je dois prendre ce dossier. » Elle prit possession du dossier, sortit de la pièce et, une fois à l'extérieur, elle se mit à courir. Dans sa course, elle s'interrogeait sur l'acte de fuir. Et moi, de ma fenêtre, je la regardais courir. Je ressentais cette tristesse de voir s'éloigner une partie de moi-même. C'est à cet instant que j'ai compris combien la fluidité de mon existence, la fragilité de mon être étaient la cause de mes craintes. Je perdais lentement ma vie à faire autre chose que d'écrire. Je devenais ce

roman perdu. Non pas faute de l'avoir égaré, mais de ne pas l'avoir écrit.

\*\*\*

À midi, le soleil ne peut être plus chaud. Le smog de la ville pénètre les fissures les plus secrètes. Je regarde silencieusement la réalité du jour. Jamais plus je ne reviendrai dans ce parc. Jamais plus je ne reviendrai sous l'ombre de cet arbre qui ne fut jamais le mien. Un écureuil en a fait sa maison et je respecte son choix. Près de la fontaine d'eau, je réalise combien rafraîchissante peut être une fontaine pour qui n'a pas le droit de s'y tremper les pieds. Sans trop savoir pourquoi, je retire mes chaussures. En fait, je le sais très bien. Jadis, lorsque j'étais une petite fille, j'enlevais mes souliers et, à l'insu du regard de mon père, je courais droit vers cette fontaine. Mon père, je l'ai compris plus tard, feignait de m'attraper pour ne pas complètement contredire l'écriteau qui existe

toujours à cet endroit et qui signale l'interdiction de baignade en ce lieu. C'était, en fait, une double fuite: moi qui fuyais le regard de mon père et mon père qui fuyait les regards d'autrui. Aujourd'hui papa est mort. Je n'ai plus cette désinvolture du jeu interdit. Prends-le ce dossier. Prends-le et cours te cacher quelque part. Cours te cacher dans l'irrationalité de la réalité. Cours te cacher, toi aussi, petite fille! Cours très vite. Mais où? Cours et entre dans la gueule du monstre. Va te perdre dans le bruit de la ville. Va te perdre dans le silence de tes idées. C'est dans cet état de silence que j'ai créé mon personnage. Je lui ai écrit une lettre. Je lui ai inventé un rendez-vous. Je l'ai introduite dans une pièce austère et silencieuse. J'ai choisi un bureau de notaire pour créer un « suspense ». J'ai placé un dossier au centre du bureau en bois d'acajou pour qu'elle puisse s'en emparer et, ainsi, éviter la mort. Mais, en fait, ce dossier je l'ai constitué à partir de

panneaux réclames et de petites annonces de journaux qui se trouvaient éparpillés sur les tables du café populaire de mon quartier.

Dans sa course, elle s'interrogeait. Elle s'interrogeait sur l'acte de fuir. Et moi, de ma fenêtre, je la regardais courir. Elle courait vers un lieu qui ne m'appartenait plus. Je savais que sa fuite serait sans regret et qu'elle devait être pour moi sans retour. Mon personnage m'échappait. Il vivait sa vie. Mon roman, une fois terminé, sera un territoire pour elle, et il sera l'espace où ma logique et ma raison n'auront plus rien à voir avec elle. Un sentiment de solitude m'envahissait. Je souffrais de ne pas être mon personnage. Je savais qu'elle... Mais en fait, qui était-elle? Un frisson d'angoisse me traversa le corps. Je l'avais condamnée à vivre dans l'espace des pages d'un simple livre. Elle était prisonnière de tous les mots du roman.

Que me restait-il à faire? Pour la libérer, j'ai pensé d'abord à l'éloigner de son lieu naturel, la sortir de l'espace de ce simple livre. J'ai pensé à l'éloigner comme on s'éloigne des paroles d'une musique parce qu'elles ont sur nous le pouvoir de nous chavirer le cœur. J'ai choisi de déposer son être dans un endroit qu'elle-même pourrait facilement reconnaître. J'ai pensé à New York parce que cette ville génère en moi les soupirs, les pauses, les demi-pauses; bref, tous ces signes musicaux qui ont aussi le pouvoir de faire tourner dans ma tête le film de sa vie.

\*\*\*

New York sur un banc de Central Park. Elle était assise, un livre à la main. Elle tournait une page de son livre, puis elle leva les yeux vers moi. Je venais de traverser la frontière. J'étais enfin devenu le personnage de mon personnage. J'avais quitté pour

un instant ma réalité pour vivre ma vie d'écrivaine à New York. Pour sa part, elle avait réussi. Elle était belle de ce que je n'avais pas encore écrit d'elle. Il n'y avait plus d'espace entre nous deux. Je ne pensais plus à moi que par l'interrogation qu'elle se faisait de ma propre personne. Je me pensais comme objet de créativité, à mon tour prisonnière de l'espace de sa réflexion à elle. Je savais que je n'étais d'aucun besoin pour elle, mais moi j'avais le besoin de mieux la connaître. Elle baissa les yeux. J'étais rassurée de la voir poursuivre sa lecture. Je devais faire parler très fort les mots qu'elle lisait pour me faire entendre.

\*\*\*

Une femme était assise sur un banc de Central Park, tout près d'une autre femme qui tranquillement lisait.

\*\*\*

À nouveau, elle leva les yeux sur moi puis ferma son livre. À cet instant, je compris que nous devions aller ailleurs.

Nous marchions toutes les deux dans la négation totale de ce qui se passait autour de nous. Un bout de rue, un étranger, les wagons du métro qui déchiraient les entrailles de Manhattan: rien, absolument rien ne pouvait rompre l'obsession mutuelle que nous avions de ne rien voir. On n'invite pas n'importe qui chez soi. Je n'avais aucune idée du décor dans lequel elle passait probablement la plus grande partie de sa vie. J'imaginai qu'il me faudrait du temps pour la connaître, et jusqu'où il me serait permis de la connaître. Elle ouvrit la porte. Un long corridor au bout duquel une tablette fixée au mur soutenait une lampe à tête courbée qui donnait un faible éclairage sur le plancher. Au bout de ce corridor, à

gauche, il y avait la table où elle écrivait.

\*\*\*

Il me semblait que tout son être habitait cette pièce.

\*\*\*

Elle ne disait rien, le silence parlait pour elle. Peut-on questionner le silence? Je regardais sur la table d'écriture les crayons, papiers et articles de journaux. Un désordre invitant à la lecture, une conversation entre les choses. Elle me laissait le temps. Elle savait que mon regard sur les objets exprimait ce qu'elle aurait pu en dire. Entendait-elle ma réflexion sur ce que je regardais? Je reconnaissais certains livres avec lesquels j'avais passé trop de temps. Et d'autres avec lesquels j'avais négligé de faire connaissance. Pour ne rien oublier, j'écrivais dans ma

mémoire ce qu'il me faudrait me souvenir une fois sortie de ces quelques pages. Je n'avais d'autre envie que celle d'être auprès d'elle, en elle, de me noyer dans son existence.

Il me fallait revenir à ma table d'écriture, reprendre mon crayon, y ajouter quelques voyages, quelques dialogues de rêves. Il me fallait écrire de ma propre main. À cet instant, j'eus l'idée de la faire parler.

-Ne sombre pas dans tes recherches, me dit-elle. Trop de questions épuiseront les fontaines de la poésie.

Sa proposition parlait d'elle-même. Je restai silencieuse. Elle buvait son café noir. Elle gardait ses distances, rien n'aurait pu laisser croire à une quelconque amitié.

-Tu prends toujours ton café de cette façon? me demanda-t-elle.

-Toujours avec du lait, très peu de sucre.

-Ce n'est pas ce que je veux dire, reprit-elle. Je me questionne sur le fait que tu prends ton café avec l'anse à gauche.

-C'est une question d'hygiène.

-Question d'hygiène?

-La plupart des gens sont droitiers. Ils portent donc leurs lèvres tous sensiblement au même endroit sur le rebord de la tasse. En buvant mon café avec l'anse à gauche, je pose les miennes sur le rebord opposé. Si par malchance une tasse est mal nettoyée, j'amointris ainsi les risques de contagion.

Elle eut un léger sourire. Lentement, de l'index, elle fit tourner sa tasse de café de manière à m'imiter. Nous dégustions le même breuvage. Je

ne peux dire de quoi il s'agit, mais quelque chose s'était installé entre nous. Peut-être parce que je n'arrivais pas à l'écrire. Peut-être je ne le voulais pas.

Parmi les autres gens, nous marchions. Parfois elle disparaissait, puis reprenait sa place à mes côtés. De plein fouet, nous fendions la vague de la foule. J'étais heureuse de ne plus être seule. Heureuse dans cette foule. Sans la voir, je la savais souriante. Elle comprenait le danger qui nous guettait, elle le comprenait pour l'avoir vécu, et cela aussi je le savais. Nous étions devenues autres. J'appréciais de pouvoir rester ou de partir; j'appréciais le simple plaisir d'être dehors. Je pensais que les mots s'organisent d'eux-mêmes comme des personnages qui décident par eux-mêmes de prendre le train du langage. Moi, j'ai choisi Paris.

Dior, Chanel, Nina Ricci. Mon cœur et le sien sur les bords de la Seine. J'étais chez moi et elle aussi. D'une main tremblante, j'écrivais les plus beaux jours de ma vie. Près d'un comptoir de bouquinistes, un touriste me demanda gentiment (croyant que j'étais de Paris) s'il pouvait faire de moi une photo pour amener avec lui comme souvenir en Angleterre. La formulation de sa phrase, l'exotisme de son accent et la délicatesse de sa demande éveillèrent en moi un sentiment inconnu. En une seule phrase, je fus séduite, et qui plus est, l'ironie du sort voulut que ce soit moi qui l'eus écrite.

\*\*\*

Il prenait trop de photos, seule la mienne aurait suffi.

\*\*\*

Il me demanda si j'étais de Paris. Mais où étais-je donc née? À sa question, j'ai répondu que j'étais née près du boulevard St-Michel qui conduit à la montagne Ste-Geneviève.

-À la montagne Ste-Geneviève?

-Effectivement, à la montagne Ste-Geneviève, mais je n'y suis jamais allée.

-Nous pourrions ensemble y aller faire un tour, me suggéra-t-il.

-Pourquoi pas?

En lui parlant, je pensais à la valeur du mensonge. Je m'interrogeais sur le sens du mot valeur, son sens moral. Il était gentil et il me souriait. Alors, je me suis demandé : « Si cette aventure devenait plus sérieuse, deviendrais-je prisonnière de mon mensonge? Lui aussi était complice de ce mensonge. Je n'avais pas cet accent

parisien que même un Anglais d'Angleterre pouvait reconnaître dès le premier échange verbal. Peut-être que lui aussi jouait un jeu. Je lui dis que j'étais née près du boulevard St-Michel qui mène à la montagne Ste-Geneviève et j'ajoutai que très jeune, mes parents avaient déménagé à New York. Je lui parlai longtemps de Central Park, de Manhattan. Je lui fis la description de l'appartement de mon personnage comme s'il fut réellement le mien. Mon discours me donnait des forces, il me donnait la fierté du pouvoir que l'on acquiert à se voir dans le miroir de son propre délire.

Je n'aimais plus mon histoire. Un personnage était survenu au beau milieu de mon texte. Je n'arrêtais cependant pas d'écrire. Je réalisai que certains personnages confrontent l'écrivain, l'obligent à sortir de ces labyrinthes en changeant les corridors. Je décidai donc de rompre de facto

cette relation à peine commencée. Je me reconnaissais bien. Dans le mistral qui se levait, j'étais partout à la fois.

\*\*\*

Je marchais sur un des ponts qui traversent la Seine. J'étais calme, je retrouvais la paix, ce silence qui aspire à la lucidité. Je pensais à ce voyage que j'étais en train de faire. Chaque fois que je mettais un pied devant l'autre, j'y laissais un pas et puis un autre. Et moi aussi je laissais un petit quelque chose, comme tous ces grands hommes qui ont façonné Paris. À cet instant, je décidai de m'écrire une lettre. Je ne trouvais pas facilement les mots.

« Te souviens-tu de la lumière des lampadaires? Tu me disais comme c'est beau Montréal. Souvent, nous allions au sommet du Mont-Royal pour voir toute la ville d'un coup d'œil. Ensuite, nous allions prendre un

café sur la rue Marie-Anne, en échangeant quelques-uns de nos poèmes. Nous rêvions d'élégance, de grandes demeures, de charmes et de jardins; nous étions alors étudiantes dans le Quartier latin. Nous avions une soif inassouvie de mode, de spectacles, de rencontres, de chansons populaires qui résonnent encore à mes oreilles... »

Cette lettre eut pour effet de me mettre en colère.

\*\*\*

La température était nuageuse, aucune goutte de pluie et pourtant, j'avais tant besoin d'eau.

\*\*\*

Fascinée par mes idées de voyages, comme pour y être, j'avais le goût de parler de Londres. Il n'est pas conseillé de se promener dans Hyde

Park lorsqu'il pleut. Les gens préfèrent de beaucoup utiliser ce temps de pluie pour visiter les musées. Moi, je n'étais pas à Londres pour l'horloge Big Ben. Je n'avais pas l'heure à l'air du temps. Pour quelques jours, j'avais Londres: au centre de son cœur vert, j'entendais, venant de Kensington Gardens, battre le pouls de la nation anglaise attristée par la mort de son Prince. La mort d'un Prince! La pluie tombait de plus en plus fine, comme un œil sérieux qui ne laisse échapper qu'une larme et qu'une seule fois dans sa vie.

Je savais que quelque chose de « Road » de Bayswater Road, de Kensington Road, de Carriage Road, balayait les contours du parc de bruits insolites et solitaires. J'étais heureuse de penser que personne ne savait où j'étais.

Je participais, par une sorte de fièvre à la fois délirante et

contagieuse, à toutes ces histoires de châteaux, de pluie, de cavaliers noirs et d'espaces peuplés de mystères si chers à la littérature anglaise. J'ai tant voyagé par les livres! J'ai tant rêvé de vivre les mots écrits à l'encre du labeur solitaire et discret des auteurs anglais. Jadis, l'Angleterre était le centre du monde.

Je pensais à mon personnage. Il faisait partie intégrante de mon vécu. Je ne savais pas comment. Les vrais amis ne s'écrivent pas. Les amis se lisent mutuellement. Ils prennent place ensemble sur le comptoir des mots. Ils s'abreuvent aux mêmes élixirs et s'entourent de la même magie. Tout ce que je pouvais en dire, à cet instant, c'était que sa présence remplissait le jour.

Comme mon personnage, j'avais pris l'habitude de m'asseoir chaque soir dans ce bar d'artistes et de barbares, barbares comme le sont les

mots que l'on se dit tout haut ou que l'on se dit tout bas quand il est trop difficile de dire à voix haute ce que l'on ressent d'ailleurs ou de là-bas, aussi loin que je ne puisse reconnaître cette personne qui entre dans ce bar et qui se dirige vers moi.

Mais où suis-je? À quel comptoir? Comment m'est-il possible d'imaginer d'ici une situation tellement hors contexte. J'étais dans un pub de Londres et je revoyais d'une façon claire et précise un événement dont je fus le témoin. Je ne sais trop par quelle métaphysique les images s'organisent entre elles pour nous faire sentir, pour nous faire connaître, pour nous faire se reconnaître dans un ailleurs. Comment échappons-nous à l'instant? Les bruits, les odeurs, les couleurs, la transmutation des sens qui voyagent et se transforment à leur tour en images pour mieux se présenter, pour mieux nous représenter.

\*\*\*

Voici le temps où les êtres et les choses se mélangent comme les mots d'une phrase lancée par hasard.

\*\*\*

Dans ce monde inerte qui ressemble à s'y méprendre à cette feuille blanche laissée sur cette table, dans ce bar, une feuille blanche qui tremble de peur et d'angoisse comme peut trembler une femme qui écrit, qui décrit les mots qu'elle voudrait dire, mais qu'elle ne voudrait jamais entendre.

Un buveur fit un léger sourire à mon personnage. Les yeux de certaines personnes savent rire. Rire comme ces gens assis plus loin, dans le fond du bar, qui se moquent de cet homme triste, qui parle seul, de ses amours et de ses déboires. Ils parlent comme ceux qui ont trop bu.

De sa main, mon personnage releva sa chevelure comme le vent relève les souvenirs. J'écrivais toutes ces choses dans ma tête. Étais-je une autre ou moi-même? Dans cet état de songe, je n'étais plus rien, je n'étais même plus de ce monde. Puis dans ma tête, tout a craqué comme les branches d'un arbre asséché par un soleil trop puissant. Je me découvrais avant même d'être imaginée par d'autres comme j'imaginai mon personnage. Je n'étais rien d'autre qu'un vêtement qui recouvre et qui découvre selon le gré des mots, selon le gré des vents, selon le gré du vent des mots que l'on entend avec son cœur.

Tout à coup, j'ai compris pourquoi je ne comprenais pas, j'ai réalisé pourquoi je percevais l'univers d'une façon tellement singulière. De la seule façon qu'il m'était possible de me tenir debout. Puis je me suis souvenu de mon poème:

*Soléaire*  
*me donne envie*  
*d'une orthèse de verre*  
*pour percevoir l'univers*  
*sur un pied*

Je me suis souvenue de mon poème parce que j'étais debout. Dans mon univers, je m'étais inventée comme on invente une jeunesse quand le temps vint à passer.

*Et pourtant l'existence*  
*Et pourtant le partage*  
*Et pourtant le même breuvage*

Je me suis mise à frapper dans ma glace à coup de *point*, à coup de fin de phrase; j'ai crié mon angoisse et toute ma rage. Épuisée, je me suis tue comme on se tait pour être absent. Je me suis refermée à double tour dans ma tour de songes et de mensonges. Je préférais la fausseté. Le faux tableau de l'existence, le vrai mobile de ma défense.

*Au théâtre de l'instant  
je marche  
de long de large  
je m'assieds  
je cherche quelques images  
je relance quelques idées  
de-ci de-là  
de si de la  
de dos  
de face  
je recommence et j'efface  
je travaille  
à remodeler la surface du  
tableau  
de quelques mots  
de vrais de faux*

Je ne supporterais plus rien, plus personne, je ne supportais que mon « seul ». Au risque de tout risquer, au risque de s'approcher trop proche, au risque de déplacer la pierre sous laquelle reposent tous les fantômes de ma vie, je décidai de laisser là, ou plutôt d'abandonner ici le lieu de mon écriture.

J'avais traversé l'existence d'un roman et j'avais fait de ce livre mon refuge. Je me berçais dans ma tête au rythme de vagues navires glissant sur les lames tranchantes de mon imagination. Jamais navire ne fit à ce point pleines voiles vers le soleil. Les mots se dispersaient çà et là ou plutôt chacune des particules qui la composent retrouve peu à peu le sens commun de l'espace et du temps.

Je revenais dans l'instant. Enfin j'y revenais! Et sans regret! Bien au contraire, un sentiment de bien-être envahissait tout mon corps. Mon roman s'était perdu de lui-même comme la plume d'un oiseau qui se laisse porter par le vent. Quelqu'un, lors de ses promenades solitaires, penchera sa tête pour trouver par terre, comme un présent venu de nulle part, à l'encre d'une plume d'ivoire, mon roman perdu.

*Fun*